

Opinions

« On peut changer de genre mais pas de sexe » : les leçons oubliées de la génétique

Claudine Junien Dans le livre « C'est votre sexe qui fait la différence » (Plon), le professeur émérite de génétique médicale* balaie la doxa du genre qui voit dans les différences entre les sexes de simples constructions sociales. Des jouets genrés aux maladies cardio-vasculaires en passant par l'addiction au tabac, elle explique comment le sexe imprègne chacun de nos chromosomes et comment il occasionne des différences dans toutes les facettes de notre existence.

Eugénie Bastié

LE FIGARO. - De l'ignorance à l'idéologie en passant par les fausses croyances, les notions de genre et de sexe, aujourd'hui, sont à l'origine de violents débats. Côté sexe, ils reposent sur des notions périmées non conciliables. Quelles sont ces notions obsolètes qui ne demandent qu'à être déconstruites ?

Claudine JUNIEN. - On confond fréquemment le terme « genre », d'apparition récente par le biais des « gender studies », avec, le terme « sexe », très ancien, mais trop souvent ramené à une vision « bikini ». Cette vision se limite donc encore, pour beaucoup, aux organes reproducteurs visibles, et à la sexualité. La grande confusion entre ces deux termes est telle que, pour certains, changer de sexe serait comparable à changer de genre : un jeu d'enfant quand on se sent mal dans un sexe attribué à la naissance, sans consentement. Quoi de plus simple que d'avoir recours à des hormones si différentes qualitativement et quantitativement, pour corriger la nature, et pourquoi pas avec l'aide de la chirurgie ? Puisque, pour la majorité, croire encore que genre (assimilable au sexe) et sexe sont socialement et historiquement entièrement construits et que le simple fait d'évoquer un cerveau sexué serait de l'ordre de l'hérésie. Toujours la vieille notion de « *blank slate* » (page blanche) !

Il est donc largement temps de s'approprier et d'adapter les données scientifiques irréfutables, dites-vous...

Pour se mettre au goût du jour scientifique, il faut accepter que le genre est à l'origine une donnée socioculturelle aux antipodes du sexe, qui est, elle, une donnée strictement biologique. Les progrès de la génétique nous ont appris que ce sont les chromosomes, supports de l'ADN, qui apparaissent dès la conception, qui sont présents dans chacune de nos milliers de milliards de cellules, et qui font de nous une « femme » avec la paire de chromosomes sexuelle XX ou, un « homme », avec la paire XY, de la tête aux pieds. Ainsi, quand les hormones vont

apparaître (entre la sixième et la huitième semaine de gestation) en quantités variables (gestation, périnatalité, puberté, ménopause) elles ne seront jamais seules, mais toujours accompagnées de ces chromosomes et de leurs gènes, qui sont, eux, dans toutes nos cellules et tout au long de la vie.

Trouvez-vous qu'aujourd'hui la biologie est niée ?

Le déni, ou la minimisation du rôle de la biologie dans les différences liées au sexe, repose, en partie, sur la confusion entre les notions de sexe et celle de genre, d'inné et d'acquis, de facteurs génétiques et environnementaux. Une idée reçue domine : la croyance qu'on ne peut pas agir sur la génétique en raison de l'inertie de l'ADN, alors que l'on pourrait agir sur tout ce qui est lié à l'environnement par le biais de l'épigénétique, considérée - en partie à raison - comme réversible, mais pas dans sa totalité. Cette idée reçue oriente la préférence vers les seuls facteurs environnementaux, plus faciles à manipuler. Dans l'esprit du plus grand nombre, les différences liées au sexe (DLS) résulteraient de constructions sociales et historiques qu'il n'y aurait plus qu'à déconstruire (grand mythe sur les stéréotypes). Cette croyance dans le rôle majeur et quasi exclusif d'un environnement omniprésent dépend de la nature de la formation : scientifique ou non.

Vous évoquez la question des athlètes transgenres et de leur place dans les compétitions sportives féminines. Est-il juste que les trans puissent y participer ? Cette question est-elle révélatrice de la part déterminante de la biologie dans la différence des sexes ?

Le genre étant une dimension socioculturelle et historique il est possible de changer de genre, avec l'assentiment de l'entourage, de la société, et de l'administration. En revanche on ne peut pas changer de sexe, donnée biologique inaliénable trouvant son origine mécanistique dans un quart des gènes du chromosome X et dans tous les gènes du chromosome Y, présents dans toutes nos cellules depuis la conception et tout au long de la vie. Alors que le rôle des chromosomes est ignoré par un grand nombre, quoi de plus naturel que de s'adresser aux hormones - liées spécifiquement à chaque sexe - et/ou à la chirurgie pour remédier à l'« incongruence de genre » - c'est-à-dire l'inadéquation avec le sexe déclaré à la naissance - ou à la « dysphorie de genre », c'est-à-dire la souffrance ressentie du fait de cet état ? Mais ce serait croire au seul rôle des hormones dans la détermination du sexe, faire fi de leurs variations (gestation, puberté, ménopause), de leurs effets organisationnels (non réversibles) et, de plus, ignorer les différences dues aux effets des gènes des chromosomes sexuels qui permettent d'exprimer de manière différente un tiers de l'ensemble de nos gènes selon le sexe. Ces différences sont à l'origine de la mise en place de différences, dont des différences anatomiques notables entre femmes et hommes : la masse maigre est, en moyenne, de 36 % supérieure chez les hommes, qui ont par exemple une masse musculaire 73 % plus importante dans les bras, ce qui accroît considérablement la force des hommes par rapport à celle des

femmes. Inversement, les femmes ont en moyenne une masse grasse plus importante que celle des hommes. Or ces différences ne disparaissent pas sous l'effet des hormones : est-il juste de laisser concourir ces individus devenus femelles par leur genre, mais restés mâles par leur sexe - présent dans toutes leurs cellules - contre des femmes ? Pour embrasser une carrière de pilote d'avion, personne ne trouve à redire au fait qu'il faille réussir à des tests de vision et d'audition ? Et il n'est toutefois pas inutile de rappeler qu'en 2014, aux États-Unis à l'issue d'un combat d'arts martiaux mixtes (MMA) opposant un homme transgenre et une « vraie » femme, celle-ci s'en est sortie avec une commotion cérébrale, une fracture osseuse orbitaire et sept agrafes à la tête dès le premier tour... Avis aux amatrices !

À propos des jouets sexués, vous affirmez que la socialisation semble n'avoir qu'un effet modulateur sur des différences comportementales en réalité ancrées dans la biologie...

De nombreuses études ont comparé l'usage d'objets divers et les comportements ludiques au cours de jeux des jeunes en fonction de leur sexe. Comme chez l'humain, il existe chez l'animal des DLS dans les types d'objets utilisés comme jouets par les jeunes femelles et les jeunes mâles. Les DLS observées chez les grands singes, les rats ou les souris ressemblent à celles observées chez les humains. En toute bonne foi, pourtant, certains parents s'évertuent à apporter à leurs enfants une éducation « neutre », plutôt que de laisser libre cours à la nature. Cette attitude va malheureusement à l'encontre de ce que les neurosciences nous ont révélé ! On sait maintenant que le noyau préoptique de l'hypothalamus dans le cerveau montre un important dimorphisme sexuel, en faveur des mâles dans plusieurs espèces, y compris l'humain. Or de nombreuses études le montrent : cette région possède des neurones impliqués dans le développement de divers comportements liés au sexe chez l'enfant et l'adulte dont : les jeux infantiles, l'activité copulatoire du mâle, les comportements maternels...

Suffirait-il de « désexuer » les jouets, les « dérosifier », par exemple, ou concevoir des catalogues mixtes, pour changer les préférences des enfants ? La socialisation semble n'avoir qu'un effet modulateur sur ces différences comportementales sexuées enracinées dans notre héritage biologique et liées à l'évolution - elle peut les amplifier ou les atténuer, en aucun cas elle ne peut les inverser, les créer ou les détruire.

* Université Paris Saclay UVSQ/Paris-Ouest Ancienne directrice de l'unité Inserm U383, Hôpital Necker- Enfants-Malades. Membre correspondante de l'académie nationale de médecine.
« C'est votre sexe qui fait la différence », Claudine Junie et Nicolas Priollaud, Plon, 321 p., 21,90 €